



# Espaces physiques et pratiques émergentes :

## → COMMENT LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES PEUVENT Y PARTICIPER

**VINCENT AUDETTE-CHAPDELAINE**

Espaces Temps Montréal  
vincentac@espacestemps.ca

Bibliothécaire professionnel,  
Vincent Audette-Chapdelaine est directeur  
général d'Espaces Temps Montréal.

De nouveaux modèles d'espaces publics, bien ancrés dans l'espace physique, ouverts sur la communauté et favorisant la collaboration, l'apprentissage et la créativité, sont en émergence partout dans le monde. En parallèle, des initiatives citoyennes de partage de connaissances s'organisent dans nos cafés et nos salles de spectacle, de manière tout à fait autonome des institutions publiques comme les administrations municipales et, en particulier, les bibliothèques.

À travers quelques exemples concrets observés à Montréal, nous remarquons plusieurs points communs entre toutes ces initiatives, et nous y voyons de formidables opportunités pour les bibliothèques publiques en milieu urbain.

### Église Saint-Marc, rue Beaubien, mai 2011

« Le Mandalab se veut un espace ouvert. Ouvert aux usagers, aux communautés. Un espace ouvert au cœur d'une culture ouverte, et qui invite à être partie prenante du mouvement des biens communs. » C'est ainsi que débutait, le 5 mai 2011, un discours de Monique Chartrand, directrice générale de Communautique<sup>1</sup>, qui consultait sa communauté autour du projet de Mandalab. Communautique offre depuis dix ans des formations visant à réduire la fracture numérique au Québec, et traverse présentement un vi-

rage important. L'organisme réoriente sa mission vers celle de la participation citoyenne et le développement de technologies sociales, œuvrant ainsi au mouvement mondial des biens communs. Communautique accompagnait jadis les citoyens dans leur apprentissage : elle les accompagnera désormais dans leur participation. La transition est significative.

Le Mandalab est un des nombreux projets de *living labs*, actuellement en discussion à Montréal. Bien implantés en Europe à travers le European Network of Living Labs (ENOLL)<sup>2</sup>, les laboratoires vivants outillent et connectent citoyens, entreprises et chercheurs autour de projets à visées sociales. Ces projets, ce sont les citoyens qui les proposent et qui les développent, avec le soutien de la communauté.

Les *living labs* ne sont pas des bibliothèques, bien qu'ils soient riches en informations et en connaissances, et qu'il s'agisse de véritables lieux d'apprentissage, d'inclusion et de développement des compétences pour tous. Ce ne sont pas des centres communautaires, bien qu'ils permettent aux citoyens d'agir localement et collectivement. Et ce ne sont pas des centres de recherche, bien que des chercheurs, généralement des anthropologues, y mènent de nombreux projets.

1. [www.communautique.qc.ca](http://www.communautique.qc.ca)

2. [www.openlivinglabs.eu](http://www.openlivinglabs.eu)

**ect** ● ESPECE COOPÉRATIF DE TRAVAIL

English Se connecter

La coop Membres Photos Calendrier Tarifs Contactez-nous

« Ecto me maintient en contact avec la communauté et le communautaire. »  
— Marc-Antoine Parent

**Coopérer, collaborer, se réseauter, partager,** c'est le plaisir et la force d'être ensemble. En tant qu'espace coopératif, ECTO se donne pour mission non seulement d'améliorer la qualité de vie de ses membres, mais aussi de favoriser la mise en place d'activités structurantes aux effets multiples.

Fruit d'une collaboration réussie, la formule ECTO - sa structure, son environnement et ses activités - pave la voie à de fructueuses collaborations et à de nouvelles opportunités. Lieu d'ouverture et d'animation, ECTO entend encourager le développement de moyens de production ou de diffusion collectifs pour ses membres et la communauté.

**Offre d'emploi - Coordonnateur(trice) administration et Communication-Marketing**  
Élodie Jobin Groulx | lundi 31 octobre | 13:49

La coopérative ECTO est actuellement à la recherche d'un(e) coordonnateur(trice) à temps plein. Information sur la coopérative La coopérative ECTO offre un espace de travail et d'échanges pour les travailleurs autonomes, les pigistes,...

◀ ▶ [BLOGUE](#)

Page d'accueil du site de la coopérative ECTO

## ECTO, rue Roy, juin 2011

« Je fais partie de ces nouvelles générations de travailleurs. Ceux qui travaillent dans le confort de leur appartement, gèrent leur emploi du temps en fonction de la météo et de leurs envies, et retrouvent dans les Facebook et autres Twitter un regain de relations sociales » affirmait Aurélie Blanwalhin au moment de son adhésion à la coopérative ECTO<sup>3</sup>. « La coopérative, c'est d'abord un espace d'échange et de partage où les membres s'entraident joyeusement, dans une ambiance qui, parfois, frôle l'euphorie créative. C'est le mix parfait de l'individualisme nécessaire à l'épanouissement personnel et de ce besoin vital de solidarité qui caractérise l'homo modernus. »

ECTO est un des trois principaux espaces de *coworking* à Montréal. Il

propose à ses membres, principalement des travailleurs autonomes, un grand espace ouvert meublé de tables de travail, et offrant un coin cuisine, un salon et une salle de réunion. Il s'agit d'un espace flexible qui peut être rapidement réaménagé en fonction de l'achalandage, et qui accueille fréquemment des événements de toutes sortes.

Le mouvement des *coworking*, directement lié à l'éclatement des modèles de travail et fortement influencé par la culture numérique qui valorise la collaboration, est né à San Francisco au tournant du millénaire. Aujourd'hui, on en dénombre plus de 400 sur tous les continents, et il est apparemment que la demande pour ce type d'espace excède l'offre. À Montréal, de nombreux autres projets sont en discussion.

Mais attention, il ne s'agit pas simplement de bureaux partagés. « Un

espace de *coworking* est une communauté », écrit Patrick Tanguay, cofondateur du premier *coworking* à Montréal, Station C. « Sans cet aspect on se retrouve rapidement avec, au mieux, quelque chose ressemblant plus à un centre d'affaires, au pire avec un espace vide. »

Patrick Tanguay a aussi noté le lien à développer entre les bibliothèques et les *coworkings*. « Le café remporte la palme du travail hors de la maison que les bibliothèques auraient pu occuper » remarquait-il en 2010.

Les espaces de *coworking* ne sont pas des cafés, même s'ils offrent une ambiance décontractée, et que la machine à expresso y joue inévitablement un rôle central. Ce ne sont pas non plus des bibliothèques, même s'il s'agit d'espaces de rencontre et d'événements, ouverts sur la communauté, qui valorisent l'échange et le partage de connaissances.

3. <http://ecto.coop>

## Usine C, avenue Lalonde, mars 2011

« Un fab lab est un atelier ouvert au public offrant une collection de ressources libres et variées pour fabriquer ses propres objets » explique Guillaume Coulombe, porteur et instigateur du mouvement au Québec. « Le fab lab est un lieu d'entraide et d'apprentissage. Chacun peut y concrétiser son idée d'objet, simple ou intelligent, pour répondre à un besoin personnel ou collectif. »

Les laboratoires de fabrication, ou fab labs, sont des ateliers ouverts à tout citoyen, qui pourra utiliser, au besoin sous la supervision d'un responsable, un ensemble d'outils que l'on retrouve habituellement en milieu industriel : découpeuses au laser, imprimantes 3D, fraiseuses, et ainsi de suite. L'objectif est d'encourager l'appropriation citoyenne de notre environnement matériel. On se rapproche en ce sens de la philosophie du *do-it-yourself* (DIY), très forte aux États-Unis.

Initiés par le MIT<sup>4</sup> à la fin des années 1990, on en dénombre actuellement une centaine, et le mouvement est depuis un an en plein essor en France et au Québec. Reliés par des écrans de télé présence, ces espaces invitent à de nombreuses opportunités de collaboration entre des communautés éloignées. Il n'est pas rare que deux équipes, par exemple une en Afrique et l'autre en Europe, participent à distance à des projets, tout en s'enseignant mutuellement certaines techniques.

Les adeptes de la fabrication numérique possèdent également leurs propres « catalogues documentaires ». Leurs collections, ce sont des plans et des modèles 3D d'objets mis en commun sur des sites tels que Thingiverse<sup>5</sup>, que chacun peut ensuite imprimer localement, adapter et perfectionner. Besoin d'une lampe de poche? Pas de problème, voici comment la fabriquer. Dans le domaine des objets physiques, la bibliothèque numérique à accessibilité universelle est en pleine croissance.

Les fab labs ne sont pas des ateliers d'artistes ou des espaces industriels, car leur accès est ouvert à tous, et la culture des lieux encourage le dépôt dans le domaine public des concepts qui y sont développés. Ce ne sont pas des bibliothèques, bien qu'on y a accès à une formidable collection documentaire, appelée à prendre de l'ampleur dans ce que beaucoup appellent la révolution micro-industrielle.

## Bar Populaire, boulevard Saint-Laurent, avril 2011

« L'idée derrière l'UPop Montréal est d'offrir un accès au savoir, à la connaissance et à la culture à des gens qui d'emblée n'y auraient pas accès. Une fois qu'on a terminé ses études et que l'on est sur le marché du travail, s'inscrire à l'université ce n'est pas forcément évident » expliquait Marianne Di Croce, une des cofondatrices d'UPop, lors d'une entrevue à la radio.

UPop Montréal<sup>6</sup> est une université populaire lancée en 2010 comme alternative aux bancs d'école, afin de favoriser l'apprentissage dans un cadre décontracté. Aucun frais d'admission, aucune évaluation, aucun diplôme et aucune obligation d'assister aux cours. C'est l'université réduite à l'essentiel : la transmission et le partage de savoirs entre personnes qui ont soit d'apprendre. Les cours, offerts par des bénévoles, varient d'une saison à l'autre, en fonction de l'intérêt des enseignants et, bien souvent, des thèmes qui font l'actualité. Les séances se tiennent généralement dans des cafés, des bars ou même des galeries d'art.

Bien que les quatre universités montréalaises offrent toutes des conférences grand public et des programmes de formation continue, ce type d'événements hors les murs des grandes institutions revêt un attrait différent. À Montréal, l'Université l'a également compris et a développé un programme intitulé « L'Université autrement : dans les cafés », qui organise chaque année plusieurs événements – conférences et discussions

ouvertes – dans les cafés environnants du campus.

La formation populaire existe depuis des siècles, et en ce sens les universités populaires ne sont pas un modèle réellement nouveau. Toutefois, dans les dix dernières années, en grande partie suite à l'initiative de Michel Onfray, qui a fondé l'Université populaire de Caen<sup>7</sup>, le concept a grandement gagné en popularité.

Les universités populaires ne sont pas des universités : bien souvent, il s'agit d'organismes ou d'associations indépendantes, voire non incorporées, qui offrent à tous les citoyens un environnement d'apprentissage sans contrainte. Il ne s'agit pas non plus de centres de formations populaires, comme il en existe dans le milieu communautaire et dans de nombreuses bibliothèques. La structure est souple, et ne s'inscrit pas dans une démarche planifiée de développement local. Cette souplesse et cette légèreté, peut-on argumenter, SONT la clef de son succès.

## Salon B, boulevard Saint-Laurent, septembre 2011

« BookCamp Montréal est ouvert à toutes les propositions d'ateliers et de conférences. Tous sont invités à proposer un sujet afin de favoriser les périodes d'échanges et de discussions. Chaque atelier thématique dure environ une heure et commence par une présentation d'une quinzaine de minutes, suivie d'échanges informels » expliquait l'année dernière Christian Liboiron, un des organisateurs de BookCamp Montréal, l'anti-conférence du livre, de la littérature et du numérique.

L'événement a réuni en 2010 plus de 115 personnes issues de toutes les sphères du milieu du livre, du graphiste au programmeur, et incluant l'auteur et le lecteur (les grands oubliés de l'industrie!). Malgré (ou en raison de) l'absence de programme préétabli, la journée a été propice aux discussions et au débat sur les diverses réalités – légales, économiques,

4. Massachusetts Institute of Technology.

5. [www.thingiverse.com](http://www.thingiverse.com)

6. [www.upopmontreal.com](http://www.upopmontreal.com)

7. <http://upc.michelonfray.fr>

# Canada



Bibliothèque publique de Vancouver. Photo : Kyle Pearce sur Flickr (licence CC-by 2.0)

Avec une superficie de 9 984 670 km<sup>2</sup>, le Canada est le deuxième plus grand pays du monde après la Russie. Parmi sa population de plus de 34 millions d'habitants, l'anglais est la langue majoritairement parlée, même si l'on parle aussi le français et les langues inuit. D'un point de vue politique, le Canada est une monarchie constitutionnelle fédérale et bénéficie d'un régime parlementaire. Le système éducatif est pris en charge par les provinces et les territoires, les deux types de division administrative du système fédéral. En tout, l'État fédéral, les provinces, les territoires et les municipalités ont dépensé 9,26 milliards de dollars canadiens (à peu près équivalent au dollar américain) pour la culture en 2007-2008.

Les bibliothèques relèvent des provinces et des municipalités. Elles représentent le principal poste de dépense culturelle de ces deux niveaux, soit 34,1 % du budget. Il existe différents types de bibliothèques :

- des bibliothèques fédérales : Bibliothèque et archives du Canada; Bibliothèque de l'Institut canadien de l'information scientifique et technique (ICIST), services aux bibliothèques des bandes indiennes;

- des bibliothèques relevant des gouvernements provinciaux et territoriaux : Bibliothèque et archives nationales du Québec (BAnQ);
- des bibliothèques universitaires : Laval, UQAM (université du Québec à Montréal), Mc Gill...;
- un modèle spécifique : les centres de ressources et de services aux bibliothèques publiques, qui ont un statut de fondation privée dans la province du Québec;
- des bibliothèques municipales : réseau des bibliothèques de Montréal, de Toronto, de Vancouver...

Parmi ces bibliothèques, deux (Bibliothèque et Archives Canada et BAnQ) sont membres du Réseau francophone numérique (RFN)<sup>1</sup>. La profession de bibliothécaire n'est pas réglementée au Canada. Le site InfoNation<sup>2</sup> recense l'ensemble de l'offre de formation professionnelle. Parmi les formations supérieures, on peut citer celle assurée par l'université de Montréal via l'École de biblio-

théconomie et de sciences de l'information (EBSI)<sup>3</sup> et celle de l'université de Toronto et sa Faculty of Information<sup>4</sup>.

En bibliothèque universitaire, les personnels ont un statut académique au même titre que les professeurs d'université. En lecture publique, les bibliothécaires sont recrutés en fonction de leur diplôme et de leur expérience professionnelle.

Il existe près de 150 associations professionnelles de bibliothécaires organisées régionalement et par spécialité. La principale est la Canadian Library Association (CLA)<sup>5</sup>. On peut aussi citer, dans les provinces, l'Ontario Librarian Association<sup>6</sup> et l'association francophone Asted, l'Association pour l'avancement des sciences et techniques de la documentation<sup>7</sup>.

Jacques Sauteron

1. [www.rfnum.org](http://www.rfnum.org)  
2. [www.cla.ca/infonation/welcome.htm](http://www.cla.ca/infonation/welcome.htm)

3. [www.ebsi.umontreal.ca](http://www.ebsi.umontreal.ca)  
4. [www.ischool.utoronto.ca](http://www.ischool.utoronto.ca)  
5. [www.cla.ca](http://www.cla.ca)  
6. [www.accessola.com/ola/bins/index.asp](http://www.accessola.com/ola/bins/index.asp)  
7. [www.asted.org](http://www.asted.org)

philosophiques, littéraires – propres au milieu du livre.

BookCamp<sup>8</sup> n'est qu'une des dizaines d'anticonférences qui se tiennent chaque année à Montréal, et le phénomène existe dans toutes les grandes villes d'Amérique et d'Europe. Ces événements – et leurs cousins les soirées de micro-conférences comme Pecha Kucha et Ignite<sup>9</sup> – offrent des occasions de rassemblement pour de nombreuses communautés, et en particulier celles liées aux mondes du design et du web, où la formule est très populaire. Le modèle est séduisant parce qu'il court-circuite celui de l'autorité professeur/élève afin de créer un contexte où chacun vient pour apprendre et réfléchir ensemble.

Souvent appelés BarCamps, les anticonférences ont initialement été inspirées par l'événement Foo Camp organisé par O'Reilly Media en 2003. Depuis, plusieurs modèles et variantes ont vu le jour, mais ces événements ont en commun d'être organisés par une communauté, pour elle-même, et de permettre à tous de prendre le micro.

À Montréal, les anticonférences se tiennent dans des universités, des centres communautaires, des galeries et des théâtres... mais jusqu'à présent, aucune bibliothèque. Le BookCamp se tient dans un salon funéraire, preuve que la recherche d'espace est toujours un problème.

Les anticonférences ne sont pas des universités populaires, car ce sont des événements ponctuels qui offrent une structure qui se veut horizontale. Ce ne sont pas non plus des colloques ou des congrès, car généralement le programme n'est pas connu à l'avance, et le pouvoir n'est pas entre les mains des organisateurs, mais des participants.

## Trois perspectives personnelles

Les espaces physiques et les nouvelles pratiques mentionnées dans cet article ont plusieurs points en commun. Ils ont tous été inventés ou sont en forte croissance depuis les dix dernières années. Il s'agit de modèles reproductibles et adaptables dans un contexte bien précis. Il s'agit de projets qui émergent et reposent sur la communauté, plutôt que d'initiatives planifiées par des autorités gouvernementales ou privées. Il s'agit d'initiatives qui invitent à la participation des citoyens, au partage et à la démocratisation du savoir. Et enfin, il s'agit d'initiatives qui s'inscrivent dans l'espace physique, à l'échelle locale, tout en tirant profit du numérique comme outil d'organisation et d'animation de communautés.

Ces espaces physiques et ces projets ont également en commun d'être d'importants catalyseurs et générateurs locaux de connaissances. Dans le cas des *fab labs*, un processus de documentation, complètement géré par la communauté, existe déjà. Autrement, la connaissance est tacite, évolutive, mais néanmoins transmise, et offerte, en théorie, à l'ensemble des citoyens.

L'ensemble de ces projets ont émergé et opèrent de manière complètement indépendante des bibliothèques publiques, qui, pourtant, seraient des alliés naturels dans ce renouveau d'initiatives communautaires destinées à favoriser l'accès au savoir. Sachant cela, quel rôle les bibliothèques et les bibliothécaires peuvent-ils jouer ?

La question demeure ouverte, et j'espère qu'elle suscitera de nombreuses discussions. Voici néanmoins trois perspectives personnelles.

On pourrait imaginer que les réseaux de bibliothèques publiques puissent déployer des bibliothécaires en résidence dans les *living labs* et les *fab labs*. Ces bibliothécaires, pleinement intégrés, pourraient documenter la connaissance qui se construit dans ces espaces, accueillir et initier les citoyens dans leur découverte de cet univers informationnel, et organiser des activités visant à transmettre et vulgariser auprès du grand public

la connaissance qui s'y trouve – qu'il s'agisse de projets à visées sociales ou de collection d'objets numériques qui n'attendent que d'être fabriqués.

Ensuite, les bibliothèques pourraient davantage s'inspirer et collaborer avec les espaces de *coworking* existants, afin de créer dans les bibliothèques des espaces de travail partagé accessibles gratuitement ou à faible coût aux travailleurs autonomes, étudiants, et autres citoyens à la recherche d'un espace convivial et vivant où mener leurs projets. Cela dépasse la mise à disposition de tables de travail à ses usagers. Comme l'indiquait Patrick Tanguay, la valeur ajoutée réside dans la communauté, qu'il faut développer et animer. L'ambiance des lieux est certainement aussi une clef du succès, et les cafés sont en ce sens sans doute davantage une source d'inspiration pour les *coworkings* que les bibliothèques traditionnelles.

Finalement, les bibliothèques sont des lieux tout naturels pour accueillir des événements tels que les universités populaires et les anticonférences. La bibliothèque publique, dans sa mission de démocratisation de l'accès à la culture, à l'information et au savoir, devrait plus activement soutenir les initiatives citoyennes de partage de connaissances. Le problème est que la plupart des bibliothèques sont aménagées de manière à mettre l'emphase sur la collection documentaire et n'ont par conséquent pas l'espace ou les ressources nécessaires pour accueillir de tels événements. Cela, bien sûr, devrait être planifié dans l'aménagement des bibliothèques.

Il n'en demeure pas moins que ces initiatives offrent, dans les villes où elles sont développées, un formidable contexte pour le milieu des bibliothèques. Les opportunités de travailler en partenariat avec des initiatives locales qui, sans être en concurrence, partagent les valeurs et des éléments de mission avec les nôtres, ouvrent la voie, peut-être, à de nouveaux modèles de services pour les bibliothèques à l'ère de la culture du partage et de la dématérialisation. ●

Août 2011

8. <http://bcmtl.org>

9. [www.pecha-kucha.org](http://www.pecha-kucha.org)  
[www.igniteubc.ca](http://www.igniteubc.ca)